

Les causeries du Père Chrysologue.

(Suite)

Pierre.—Halte là, Père Chrysologue ! On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est qu'un pauvre cultivateur ; vous nous prenez tous pour des bourgeois qui n'auraient qu'à viser à faire tout briller dans leurs fermes. C'est bien beau de voir des fermes dans un ordre parfait comme vous voudriez les avoir, mais la chose n'est pas possible pour nous. Ce que vous appelez négligence n'est le plus souvent que la conséquence de la nécessité.

Chrysologue.—Erreur, mon ami Pierre ; je prétends que toutes ces négligences sont la conséquence de ce que vous cultivez trop grand ; vos travaux sont trop considérables, vous les exécutez mal. Je prétends en outre que ce sont ces négligences qui vous ruinent, car une fois habitués à vous voir déborder par les exigences de vos travaux, vous vous accoutumez vite à laisser porter, vous disant à vous-mêmes que vous ne pouvez faire plus, et les conséquences les plus désastreuses s'en suivent presque toujours. En voulez-vous un exemple ? Ce matin en me rendant à l'église, je vois la porte de l'étable de Michel qui battait au vent, je m'y rends pour l'accrocher. Le crochet y était bien, mais le piton était parti. Je cherche pour voir si je ne le trouverais pas à bas, mais en vain ; je pense qu'il était absent depuis longtemps.

Michel.—Oui, depuis huit jours, j'oublie toujours de demander un nouveau piton au forgeron. Mais belle affaire qu'un piton d'un sou !